

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 21 (1883)  
**Heft:** 21

**Artikel:** Une bonne revanche  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-187708>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Une bonne revanche.**

Nous retrouvons dans un vieux journal cette farce qui ne peut manquer d'amuser bon nombre de lecteurs :

« Si les voyageurs de commerce sont aujourd'hui polis, bien élevés, il n'en était pas de même il y a 25 ou 30 ans. A cette époque, c'est-à-dire en 1855, au mois de juin, la diligence d'Auch me déposa, en compagnie d'un de ces messieurs, à deux heures du matin, devant la porte de l'hôtel Carrère, à Tarbes.

Devant reprendre mon voyage à six heures, je jugeai inutile de me coucher et je m'arrangeai de mon mieux dans le parloir attenant à la salle à manger.

Le commis-voyageur demanda une chambre, cria après les gens de service, fit apporter à grand bruit ses énormes caisses, monta et remonta l'escalier qui gémissait sous ses bottes, et réveilla toute la maison.

Aux observations qui lui furent poliment faites par la fille de service d'être moins bruyant, il avait juré et crié plus fort, et, finalement, quand, en lui ouvrant la porte de sa chambre, on lui fit remarquer qu'une mince cloison le séparait seulement de son voisin, il avait répondu qu'il se fichait bien de ses voisins, et il s'était mis, en se déshabillant, à chanter le *Sire de Framboisy*, alors dans sa primeur.

Or, le voisin, réveillé par ce vacarme, ne pouvant se rendormir, — comme il devait prendre la diligence de cinq heures, se décida à se lever et descendre au parloir.

Je reconnus un de mes camarades de chasse, M. M..., employé supérieur d'une administration financière.

Après les compliments d'usage :

— J'ai envie, me dit-il, de jouer à ce mal-appris un tour de ma façon !

Et, me recommandant la discréption par un regard et un geste d'intelligence, il remonta l'escalier et alla coller l'oreille à la porte du n° 18, à travers laquelle il entendit le sommeil sonore de son voisin.

Il heurta deux fois rudement :

— Qui est là ? nom d'un tonnerre ! cria le dormeur réveillé en sursaut.

— C'est le coiffeur, m'sieu !

— Allez-vous-en au diable ! mille noms de noms ! je n'ai pas besoin de vous !

— Pardon, m'sieu, c'est bien ici le n° 18 ? ... à moins que le patron ne se *soye* trompé et m'aye dit le n° 18 *au lieu* du 28... Dites-donc, m'sieu, ça serait-il pas plutôt au 28 ?

— Voulez-vous bien ficher le camp, sacré animal, et me laisser tranquille, ou je vais vous faire partir plus vite qu'au pas, moi !

M. M... redescendit en riant.

Nous nous fimes servir du café et, un peu avant cinq heures, M. M..., prenant son pardessus et sa canne, se disposa à partir.

Mais auparavant, il remonta l'escalier à pas de loup, arriva devant le n° 18, où il entendit de nouveau dormir son doux voyageur.

Il frappa de rechef deux coups retentissants :

— Mais, mille tonnerres ! on ne peut donc pas

fermer l'œil dans cette sacrée boîte ! Qui est là encore ?

— M'sieu ! c'est le coiffeur !

— Attends ! attends un peu ! Je vas t'ouvrir et je vas t'en donner du coiffeur !

M. M... ne jugea pas à propos d'attendre ; il descendit l'escalier quatre à quatre, me serra la main en passant et courut vers la place Marcadieu, où la diligence de Toulouse était déjà attelée.

Nous avions entendu le voyageur se lever, ouvrir la porte, et, ne trouvant personne, la refermer violemment en tempétant.

Mais voilà qu'en passant sur la place, M. M... avise un joli petit garçon coiffeur balayant le devant de sa boutique.

Pris d'une maligne inspiration, il s'approche et lui dit qu'un voyageur de l'hôtel, le n° 18, l'a prié de lui envoyer un coiffeur à cinq heures et demie, pour le raser et lui couper les cheveux ; — qu'il n'oublie ni l'heure, ni le n° 18, la porte en face de l'escalier, ni de frapper deux coups un peu forts.

L'artiste, muni de tous les engins, n'a garde de manquer à l'appel ; léger comme un sylphe, il a monté l'escalier avant qu'on ait pu lui demander où il va et il a frappé deux coups redoublés au n° 18.

— Ah ! ah ! c'est le coiffeur, n'est-ce pas ? — crie de l'intérieur une voix suffoquée de colère.

— Oui, m'sieu ! — est-ce que je suis en retard ?

— Non, non, attends un peu, attends ! sacrebleu ! nous allons rire !...

Et, comme un ouragan, notre voyageur, sans autres vêtements que sa chemise et ses bottes, ouvre la porte, et, la canne levée, se précipite sur le pauvre artiste.

Quoique surpris par cette attaque imprévue, le garçon coiffeur fait bonne contenance, et tout en se dégagant, donne adroitement un croc-en-jambe à son adversaire, qui roule dans l'escalier parmi les rasoirs, les ciseaux et les flacons abandonnés sur le champ de bataille.

Le voyageur était ivre d'une fureur qui augmentait à mesure que, des divers points de l'hôtel, on s'attroupait à ses cris ; il voulait pourfendre tout le monde, si on ne lui indiquait son mystificateur inconnu. Mais sa colère, dans son costume de naturel de Taiti, ne faisait qu'exciter les rires ; il dut rengâner son air terrible et sa canne qu'il brandissait, et aller se cacher dans sa chambre. »

**La serpetta dão Pulliéran.**

Ai-vo z'ao z'u vu pè lo casino-théâtre dè Lozena on concert iò l'en diont iena que faut être tota 'na beinda po la tsantà, avoué dái musiquârès po fère dão boucan ein mémo temps ? Eh bin, y'en a ion que fâ lo diablio, qu'est tot ein rodzo, que lâi diont Méfisto, que sè tsecagnè avoué on part dè sordâ sois-disant, que sont perquie et que menace dè lè ti esterminâ avoué se n'épia ; mà ào momeint iò lè va eïnfatâ coumeint 'na tsaina dè favioulès, lè z'autro eimpougnont lâo z'épiès pè lo tailleint et la lâi preseintont, que cein resseimblâ à dái crâi. Ma fai cein lâi copé la chiqua tot lo drâi et l'est d'obedzi dè recoulâ, kâ n'ia rein dè tôt què la crâi po époâiri lo diablio, s'on dit.